

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

**BON 64** Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPORTE LE DESSIN N° 64 ?

Titre du Livre \_\_\_\_\_

Nom de l'Auteur \_\_\_\_\_

Nom du Concurrent \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

# UN GRAND DISCOURS DU PRÉSIDENT WILSON EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.029. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON  
Pierre Lafitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

PAGE 4: 64<sup>e</sup> DESSIN DE NOTRE CONCOURS

JEUDI  
**6**  
MARS  
1919

Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence.  
Paul HERVIEU.

## M. POINCARÉ REMET LA FOURRAGÈRE JAUNE AU FANION DE SON ANCIEN BATAILLON

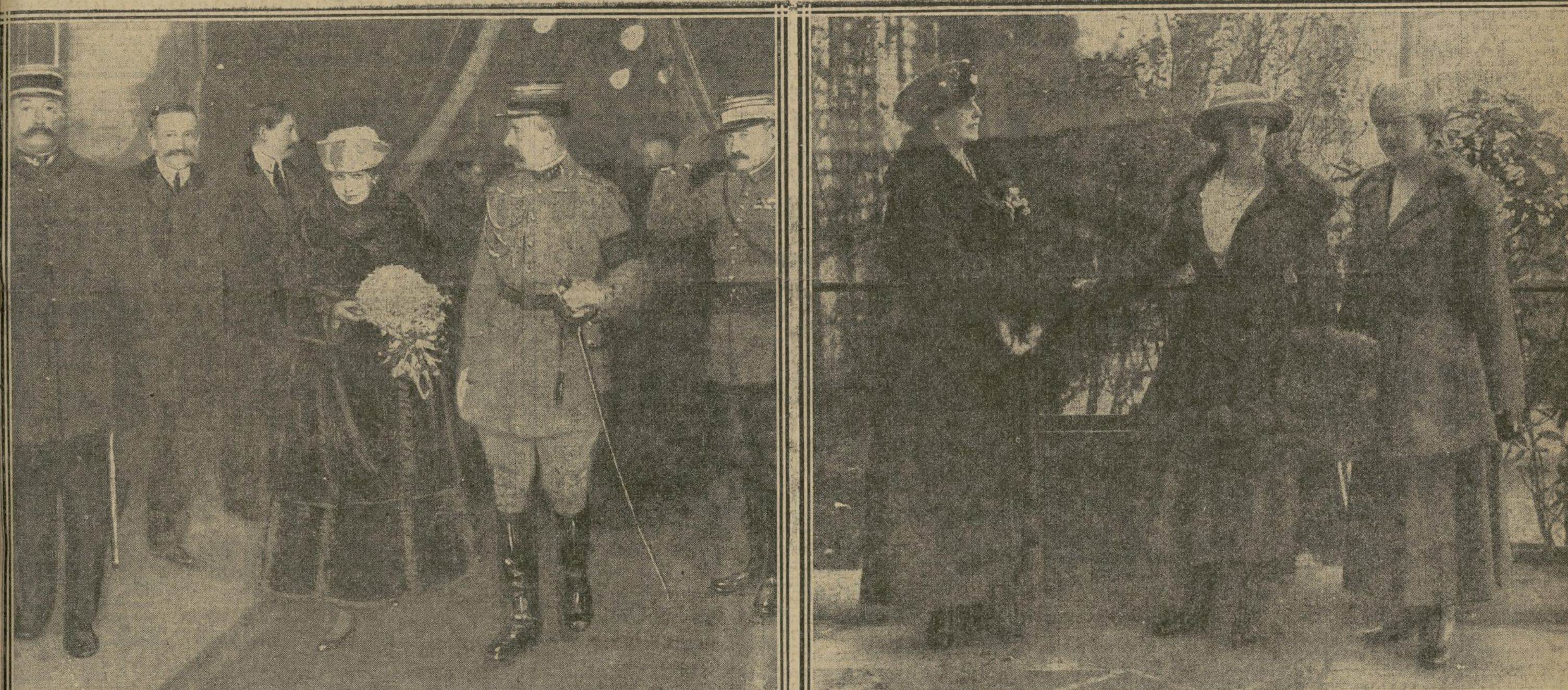


**LECTURE DE LA DERNIÈRE CITATION DU BATAILLON** Une touchante cérémonie se déroulait hier au camp de Brou. Le président attachait au fanion du 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, dont le dépôt est à Annecy (Haute-Savoie), la fourragère aux couleurs de la médaille militaire. M. Poincaré fut, on le sait, capitaine de réserve au 11<sup>e</sup> bataillon, et les périodes

**LE PRÉSIDENT ATTACHE LA FOURRAGÈRE AU FANION** qu'il accomplit à ce corps d'élite comptent parmi les plus chers souvenirs de sa carrière. Le président était entouré d'un brillant état-major, à la tête duquel se trouvait le général Humbert, commandant la 3<sup>e</sup> armée. Le chef de l'État a été vivement acclamé à son départ par l'assistance nombreuse.

**LE COMMANDANT DU BATAILLON REÇOIT LA FOURRAGÈRE**

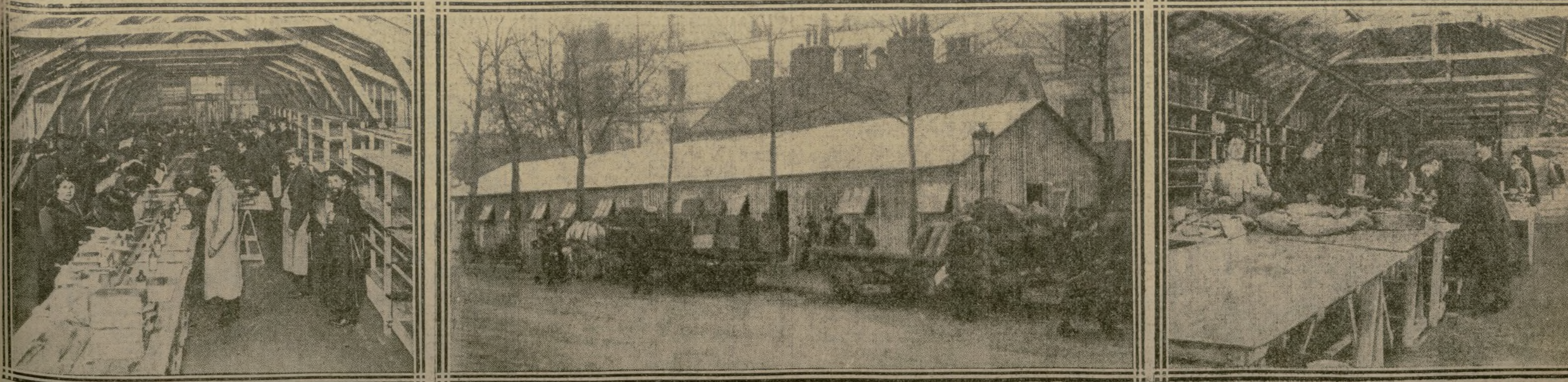
## LA REINE DE ROUMANIE ET LES PRINCESSES ROYALES ONT ÉTÉ CHALEUREUSEMENT ACCLAMÉES



**LA REINE, ACCOMPAGNÉE DU COLONEL NAUDET, QUITTE LE SALON DE LA GARE** La reine Marie de Roumanie, accompagnée de ses trois filles, les princesses Elisabeth, Marie et Ileana, est arrivée hier matin à Paris. Quand elle a paru à la fenêtre de son wagon, des vivats ont retenti. Elle a été complimentée par le colonel Naudet, au nom du président de la République; par le lieutenant de

**DÉPART POUR LA PROMENADE. DE GAUCHE A DROITE : LA REINE ET LES PRINCESSES** Béarn, au nom du président du Conseil, et par les représentants diplomatiques roumains. Quand les automobiles royales quittèrent la gare de Lyon, une foule enthousiaste acclama la souveraine et les princesses. L'après-midi, la reine Marie et ses deux filles aînées se sont promenées dans Paris.

## SUR DIVERS POINTS DE PARIS NEUF BARAQUES D'ALIMENTATION VONT FONCTIONNER CE MATIN



**LE PERSONNEL REÇOIT LES INSTRUCTIONS** Hier, déjà, dans les neuf baraques qui doivent ouvrir ce matin, les vendeurs étaient à leur poste et plaçaient les marchandises en sacs de différents poids. L'approvisionnement sera fait chaque matin par camions automobiles et par les soins du Ravitaillement. L'exploitation est assurée par la Ville de Paris.

**UNE DES BARAQUES EN VOIE D'ACHEVEMENT** Le personnel se compose d'une gérante, de quatre vendeuses, d'une débitrice et de deux manutentionnaires. La photographie de gauche a été prise hier au moment où M. Clairgeon, inspecteur des services administratifs de la Préfecture de police, donnait au personnel ses dernières instructions.

**PESAGE ET MISE EN SACS DES MARCHANDISES**



## Pour le triomphe de la Ligue des nations

# LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS S'EST ENGAGÉ A NE QUITTER L'EUROPE QUE LORSQUE LA PAIX DU MONDE SERA ASSURÉE

Avant que M. Wilson prononçât, au Metropolitan Opera, son grand discours attendu, M. Taft donnait son adhésion entière aux principes essentiels inscrits dans le projet de la Ligue des nations.

New-York, 4 mars. — Avant de quitter les États-Unis pour revenir prendre sa place à la Conférence de la paix le président Wilson a prononcé ce soir devant une immense assemblée réunie au Metropolitan House le grand discours attendu.

La séance fut ouverte par M. Taft. Celui-ci exposa le projet de la Ligue des nations, tel que l'a conçu la commission spéciale et tel qu'il est soumis à l'examen des diverses puissances dont les représentants sont réunis à Paris. Il a donné son adhésion entière aux principes essentiels inscrits dans le projet.

Puis M. Wilson prit la parole en ces termes :

« Mes concitoyens, « J'accueille l'encouragement de cette chanson de circonstance, dont l'air vient justement d'être joué : *La-Bas* ; je ne revendrai que lorsque tout sera terminé là-bas, et je prie Dieu, au nom des intérêts de la paix et du monde, que cela puisse être bientôt. »

« La première chose que je m'en vais dire aux foules, de l'autre côté de l'eau, c'est qu'une formidable majorité, au milieu de la nation américaine, s'est prononcée en faveur de la Ligue des nations. »

M. Wilson, après s'être félicité de se trouver en complet accord avec M. Taft au service d'une si grande cause, a constaté que l'opposition faite par certaines personnalités à la Ligue des nations n'est pas le programme d'un parti.

Le président rappelle les abominables projets de conquête des Empires centraux. Que s'est-il passé ?

### Pour surveiller l'intrigue

« L'Empire austro-hongrois s'est écroulé, l'Empire ottoman a disparu, et les nations qui ont atteint ce résultat, qui fut en effet une libération, sont désormais les grands responsables de ce qui demeure de ces grandes nations. »

« Vous ne voudriez pas que sur cette voie restent non seulement des nations affaiblies, mais des nations au milieu desquelles ces vieilles racines vénéneuses de l'intrigue dépourvues d'implantation avec la certitude qu'elles repousseraient encore pour donner une nouvelle récolte de mort. Et une des choses que la Ligue des nations entend bien surveiller, c'est le développement de l'intrigue. L'in-

trigue ne supporte pas la publicité, et quand bien même la Société des nations ne serait qu'une grande société de discussion, cela serait suffisant pour tuer l'intrigue. Une des clauses de cette convention comporte le droit amical pour chaque nation membre de la Ligue d'attirer l'attention sur les moindres choses qui peuvent troubler la paix du monde, ou que ce soit. Rien de ce qui peut atteindre la paix du monde ne doit être exempt d'enquêtes et de discussions. »

### Le pacte des puissances

Évoquant les origines de la guerre, le président Wilson a montré que si, en 1914, l'Allemagne avait pu prévoir qu'elle trouverait devant elle l'Angleterre aux côtés de la France et de la Russie, elle n'aurait pas déchaîné le déluge. Or, la Ligue des nations a précisément pour but de donner à toutes les nations qui songeraient à se mettre hors la loi cet avertissement solennel, que non seulement la Grande-Bretagne, mais les États-Unis et le reste du monde sont unis pour mettre en échec toute tentative en vue du retour d'un attentat pareil à celui de 1914. La Ligue des nations n'est autre chose qu'un pacte signé entre toutes les puissances pour maintenir l'union qui fut scellée de leur sang.

Le président Wilson déclare que l'Europe est secouée dans ses entrailles à l'heure actuelle. « Car elle s'aperçoit que les hommes d'État n'ont pas eu de vision et que seuls les peuples ont eu la vision ». Il avoue sa stupeur de voir qu'il y ait, dans certaines sphères, une telle ignorance de la situation mondiale.

### L'âme du monde est éveillée

« Et je désire donner cet avertissement solennel, ajoute-t-il, non pas comme une menace — les forces du monde ne menacent pas, elles agissent : les grands flux et reflux du monde ne préviennent pas, ils montent et vont ; ils montent, dans leur majesté et dans leur puissance irrésistible, et ceux qui se trouvent sur leur passage sont submergés. Maintenant l'âme du monde s'est éveillée, et l'âme du monde doit être satisfaite. Ne vous arrêtez pas à vous imaginer un instant que le malaise des populations européennes est entièrement dû à des causes ou à d'arrière-motifs économiques. Son origine est plus profonde. Ces populations ont vu que leurs gouvernements n'ont jamais été capables de les défendre contre l'intrigue ou contre l'agression, et que, dans aucun cabinet moderne, il n'y a ni valeur de prévision, ni prudence. En conséquence, ces peuples disent : « Il doit y avoir quelque chose de mal à ceci », et, cette cause initiale, ils commencent à la deviner en voyant les nations qui se tiennent dans l'isolement ou bien formant des petits groupes jaloux les uns des autres, nourrissant des préjugés et augmentant les dangers de guerre au lieu de s'entendre afin de prendre des mesures pour le prévenir ; en voyant que s'il y a un droit dans le monde, s'il y a une justice dans le monde, il n'y a vraiment aucune raison pour que les nations restent divisées lorsqu'il s'agit de soutenir le droit et la justice. Et c'est pourquoi les peuples s'écrient : « Si vous croyez vraiment qu'il y a un droit, si vous croyez vraiment qu'on doit mettre un terme aux guerres, cessez d'envisager les intérêts rivaux des nations et pensez aux hommes, aux femmes et aux enfants partout dans l'univers. »

### La mission des nations

« Les nations ne sont pas créées pour procurer des honneurs à leurs dirigeants, grâce aux réussites de manœuvres politiques ; les nations ont pour mission, si vraiment elles en ont une, de procurer aux hommes, aux femmes et aux enfants la sécurité, le bonheur et la prospérité, et aucune nation ne possède le droit de mettre en balance ses intérêts spéciaux devant les intérêts et le bien-être de l'humanité, et, moins qu'aucune autre, cette grande nation qui a toute notre affection ne possède ce droit. Elle s'est formée pour le plus grand bénéfice de l'humanité. Elle a été fondée pour représenter les idéals les plus élevés, et pour accomplir les plus nobles aspirations des hommes qui ont souhaité d'être libres, et le monde — le monde d'aujourd'hui — croit en nous et compte sur nous, et serait rejeté dans les ténèbres du désespoir si nous manquions à cette mission. »

(Lire la suite en page 3.)

### Le président est parti pour l'Europe

New-York, 5 mars. — Le président Wilson s'est embarqué ce matin, à 8 h. 15, à bord du *George-Washington*, à destination de l'Europe.

**ÉCOLE** Boulevard Poissonnière, 49 **PIGIER** Rue de Rivoli, 53

COMMERCES, IMPRIMERIES, STENO-DACTYLO, LANGUES, etc.

## AU QUAI D'ORSAY

# AUJOURD'HUI LE RAPPORT DU MARÉCHAL FOCH SERA DISCUTÉ PAR LES ALLIÉS

CE RAPPORT COORDONNE TOUS LES TEXTES DES EXPERTS

Hier après midi, le délégué du Monténégro a été entendu. Auparavant le comité des Dix avait décidé que les puissances à intérêt particulier auraient cinq représentants aux commissions économique et financière, bien qu'elles en eussent revendiqué dix.

OFFICIEL, 5 mars. — Le conseil suprême des Alliés s'est réuni le mercredi 5 mars, à 3 heures.

Le président a entretenu le conseil des diverses questions de procédure relatives à la fixation des ordres du jour des prochaines séances.

La discussion a porté ensuite sur les conditions éventuelles de ravitaillement de l'Autriche-Hongrie.

Puis, le docteur Gwosdanowitch, ministre du Monténégro à Washington, a exposé, au nom du roi Nicolas, le point de vue du gouvernement royal sur la situation et l'avenir du Monténégro.

C'est cet après-midi que le maréchal Foch, conformément au mandat reçu par lui, déposera son rapport devant le conseil supérieur interallié. On sait que ce rapport coordonnera les différents textes qui avaient été soumis, lundi, à cette assemblée. M. Lloyd George étant arrivé hier soir à Paris, le conseil supérieur pourra se saisir de l'ensemble des questions posées par les experts militaires et aboutir rapidement aux conclusions pratiques.

A sa séance d'hier, le Comité des Dix a entendu d'abord M. Jules Cambon, qui a entretenu de l'incident des petites puissances. On se rappelle que celles-ci, à leur réunion de lundi, avaient réclamé dix commissaires — au lieu de cinq — aux commissions financière et économique. Le Comité des Dix a décidé de s'en tenir au chiffre antérieurement fixé, et il invitera aujourd'hui les États à intérêt limité à procéder aux désignations.

Ajoutons que la commission centrale des questions territoriales a tenu, hier, sa première séance.

## LES HOTES DE LA FRANCE

# LA REINE DE ROUMANIE A VÉCU HIER LA JOURNÉE D'UNE PARISIENNE

Après s'être reposée de son voyage, la souveraine, accompagnée des princesses Elisabeth, Marie et Ileana, est sortie à pied l'après-midi et a visité magasins et librairies.

S'il est une reine, entre toutes, sympathique par le charme visible, la grâce rayonnante, l'éclatante jeunesse et la beauté spirituelle, c'est bien S. M. Marie, reine de Roumanie, en qui Paris a salué, hier, avec respect et émotion, une des plus jolies et des plus expressives figures féminines de la guerre. On a comparé la reine à une jeune fée bienfaisante, et telle elle nous est apparue par le premier sourire, dans l'encadrement de la portière, alors que le train qui l'amenait se rangeait à lente allure contre le quai de la gare de Lyon.

Le train royal, venant de Venise, via Vintimille, n'avait qu'un quart d'heure de retard. La Compagnie s'est souvenue à temps que l'exactitude est la politesse des souverains, et le premier sourire de la reine a été pour ceux qui l'attendaient, parmi les fleurs qui devaient lui être offertes. Sur le tapis écarlate conduisant au salon de réception, de nombreuses personnalités de la colonie roumaine de Paris et les représentants du gouvernement français s'étaient groupés.

Tous les yeux étaient tournés vers Sa Majesté, et un hourra frénétique éclata dès qu'elle fut présente. La reine descendit tranquillement de son wagon, sauta sur le trottoir et tendit les bras, cependant que le sourire s'épanouissait sur ses dents d'une blancheur éclatante. Les gerbes de roses, les lilas, les lis, les orchidées et les coquelicots un instant nous cachèrent le chapeau mitre en soie paille bordé de lamé or, et le manteau de drap bordeaux foncé ; mais vite le visage et le sourire reparurent.

Les princesses royales, Elisabeth, Marie et Ileana, la générale aide de camp Bailly, les dames d'honneur, Mmes Lahovary et Procopio, accompagnèrent, en tête d'une suite nombreuse, Sa Majesté, qui, traversant le salon décoré, prit place dans son automobile pour gagner l'hôtel où des appartements avaient été aménagés pour la recevoir.

Nous avons dit que la gracieuse visiteuse venait à Paris dans le plus strict incognito, mais la foule la reconnut d'instinct et l'accabla sur le parcours.

Sa Majesté s'est reposée, pendant la matinée, des fatigues d'un long voyage et a déjeuné seule avec les princesses. La première partie de l'après-midi fut semblable à la matinée, mais le temps invitait à prolonger une promenade commencée dans le jardin de l'hôtel, et à 3 heures 30 la reine sortait à pied, en toilette de ville bleu marine d'une élégance fine et sobre. La princesse Elisabeth et la princesse Marie l'accompagnaient, cependant que la princesse Ileana, toute rose de ses huit printemps, sortait de son côté avec sa gouvernante, Mme Woodfill, et Mme Lahovary. Hélas ! la reine vit le moment où il lui faudrait renoncer aux douceurs du footing sous le ciel parisien : la foule massée l'accablait, et il lui fallut avoir recours à l'automobile pour échapper aux ovations.

Mais, à quelques centaines de mètres de la place Vendôme, elle abandonna la voiture pour reprendre son premier projet, escortée de M. Cotesco, inspecteur de police de la Sûreté générale de Bucarest.

D'une allure vive et légère, la reine, par les arcades de la rue de Rivoli, gagna un grand magasin de nouveautés, entra, s'arrêta à différents rayons, et, revenant sur ses pas, visita un magasin de tapis et une librairie anglaise, où elle fit choix de quelques livres. Elle traversa ensuite la place de la Concorde, examina l'obélisque, les terrasses des Tuileries, l'hôtel de Coislin, les chevaux de Marly et, toujours à pied, toujours du même pas, alla jusqu'au rond-point des Champs-Élysées, s'arrêtant parfois pour admirer la perspective qui unit l'arc de triomphe du Carrousel à celui de l'Étoile et pour jeter un coup d'œil aux trophées d'artillerie qui bordent l'avenue.

### C'est la faute d'«Excelsior»

Le temps se prêtait à cette promenade, mais il fallait songer à faire demi-tour. Sa Majesté revint par la rue Royale et le boulevard des Capucines jusqu'à l'Opéra et parcourut la rue de la Paix, pour s'arrêter chez deux parfumeurs élégants. Nul alors n'aurait pu reconnaître une reine dans cette Parisienne si au courant de nos habitudes, et cependant les passants faisaient halte, des chapeaux se soulevaient, des acclamations triomphales des hésitations et précisaient ces spontanés et respectueux élan de sympathie.

C'est de la faute d'«Excelsior», qui a publié des photographies, nous dit en souriant M. Cotesco.

Une passante plus hardie s'avance et offre un magnifique œillet, qui fut échangé contre un sourire.

Une Parisienne ? demandâmes-nous au chef de la police roumaine auprès de Sa Majesté.

Non, je crois que c'est une dame russe, nous répondit-il. Rentrée dans ses appartements, Sa Majesté reçut la visite du duc et de la duchesse de Vendôme, qu'elle reuint à goûter, et à 5 heures commença la réception des notabilités roumaines. Le soir, la reine dîna avec les princesses dans la même charmante intimité que le matin. — ROSEN VALBELLE.

## DEUX COUPS DE REVOLVER TIRÉS DEVANT L'ÉLYSÉE

Un bolchevik russe proteste de cette façon contre l'intervention alliée en Russie.

Gros émoi, hier matin, vers 10 heures, dans les parages de l'Élysée, le bruit s'étant soudain répandu d'un attentat manqué contre le président de la République. On avait, en effet, entendu deux détonations.

Que se passait-il ? On ne tarda pas à le savoir, et, fort heureusement, à se sentir rassuré.

Des coups de feu avaient bien été tirés devant le palais de la Présidence, mais par un bolchevik russe, qui avait déchargé son brownie en l'air pour manifester son mécontentement de l'intervention alliée en Russie.

Le gardien de la paix Potier, qui était de service au faubourg Saint-Honoré, arrêta l'individu et le mena au poste de la rue d'Anjou. C'est un nommé Moïse Knoeler, âgé de trente-trois ans, né à Ekaterinostad, représentant de commerce, d'aspect plutôt inoffensif. D'après ses déclarations à M. Fagard, commissaire de police du quartier de la Madeleine, Moïse Knoeler a simplement voulu faire un geste de protestation contre l'attitude de l'Entente et de la France envers les maximalistes. Il travaillait en dernier lieu chez un éditeur de cartes postales, Russe comme lui.

## AU PARLEMENT

# LES AVANCES DE LA BANQUE DE FRANCE A L'ÉTAT SONT PORTÉES A 24 MILLIARDS

TEL EST LE VOTE ÉMIS PAR LA CHAMBRE ET LE SÉNAT

M. Klotz, ministre des Finances, déclare qu'il fournira vendredi, au cours du débat sur la situation financière, tous les renseignements relatifs au paiement par l'Allemagne de ses réquisitions en pays envahi et à la récupération du matériel qu'elle y a volé.

La Chambre a adopté hier le projet de loi portant approbation de la convention portant de 21 à 24 milliards le chiffre maximum des avances que la Banque de France peut consentir à l'État.

Soul, M. Louis Dubois intervint dans la discussion générale pour demander au gouvernement quelles mesures ont été prises pour assurer le paiement par l'Allemagne de ses réquisitions en pays envahi et la récupération du matériel qu'elle y a volé. M. Klotz, ministre des Finances, ayant déclaré qu'il fournira vendredi, au cours du débat sur la situation financière, tous les renseignements nécessaires sur la marche des négociations, la Chambre passa aussitôt aux articles.

A l'article premier, qui porte approbation de la convention, M. Barthélemy, député, sur la Banque de France, les crédits qu'il avait déjà formulés lors de la discussion de son projet. Montrant que la circulation des billets allait atteindre 36 milliards, sur lesquels l'État en aura demandé 24, il rappela, en outre, que M. Louis Marin avait signalé l'abus de la circulation fiduciaire comme l'une des causes principales de la vie chère.

M. Emmanuel Brousse s'éleva, une fois de plus, contre le gaspillage des deniers publics, et réclama des explications de la commission du budget.

Le ministre des Finances a insisté, répondit M. Raoul Péret, pour que le projet sur la Banque fût voté dans la journée à la Chambre et au Sénat. Il a indiqué qu'il était demain dans la nécessité d'assurer certains paiements, et nous nous sommes rendus à ces raisons.

M. Louis Marin, rapporteur général de la commission du budget, fit entendre ensuite un avertissement qui parut grave à certains :

« Il nous est de plus en plus difficile, dit-il, d'obtenir des administrations des renseignements précis et rapides. Il y a une chose grave. Nos administrations fonctionnent au jour le jour ; pour des causes variées et multiples, elles ne marchent plus et ne marcheront plus d'ici quelque temps. Il convia cependant la Chambre à voter le projet. »

Les deux articles et l'ensemble du projet adoptés, la Chambre reprit la discussion des pensions.

Deux articles, les articles 57 et 58, res-

taient réservés.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

La commission du budget, qui a rap-

porté le projet de loi sur la Banque de France, a été adoptée par 407 voix contre 107.

## M. WILSON DÉNONCE AU PUBLIC AMÉRICAIN LES SENATEURS QUI FONT OBSTRUCTION A LA BONNE GESTION DU PAYS.

WASHINGTON, 4 mars. — Après l'ajournement du Congrès, M. Wilson a fait, relativement aux manœuvres obstructionnistes, la déclaration suivante :

« Un groupe d'hommes au Sénat a, de propos délibéré, pris à tâche de créer des embarras à l'administration du gouvernement, de mettre en péril les intérêts financiers des réseaux de chemins de fer du pays, et d'user arbitrairement de pouvoirs donnés pour la défense des intérêts du peuple. »

« Il est aujourd'hui clairement de mon devoir d'être présent à la Conférence de la paix, à Paris. Il est aussi de mon devoir de conserver étroitement un contact avec les affaires publiques pendant la session du Congrès. Il faut que je choisisse entre ces deux devoirs. »

« J'ai confiance que le peuple américain jugera que mon choix est le bon. Il n'est pas de l'intérêt d'une bonne gestion des affaires publiques que je convoque le Congrès en session spéciale, et, d'autre part, il m'est impossible de me trouver à Washington parce



# 5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

AU METROPOLITAN-OPERA

## LE DISCOURS DE M. WILSON

Le président dit que les hommes d'Etat européens comprennent de plus en plus clairement, de jour en jour, l'indéclinable nécessité de la Société des nations.

COMMENT L'ÉMINENT HOMME D'ÉTAT ENVISAGE L'AVENIR DES PEUPLES

(Suite de la page 2)

New-York, 5 mars. — Le président Wilson dit combien il a été saisi par la tragédie de l'espérance des populations de l'Europe en détresse.

Il est tragique cet espoir qui ne peut pas se réaliser entièrement, et néanmoins, j'ai eu conscience que, derrière ce drame, il y avait une contrainte, une obligation pour tout homme vivant de mettre en jeu tout son pouvoir pour que, dans la mesure du possible, cet espoir ne soit pas déçu, car, si les hommes ne peuvent pas aujourd'hui, après l'agonie de cette année de sang, arriver à être maîtres d'eux-mêmes, et à veiller au cours régulier des affaires du monde, nous allons sombrer encore dans une ère de luttes, de batailles, au milieu de laquelle il n'y aura ni espoir, ni merci. Là où il n'y a pas d'espoir, il ne peut y avoir de loi. Pourquoi épargneriez-vous l'autre, lorsque vous-même vous attendez à périr ? Pourquoi auriez-vous pitié quand vous ne pouvez attendre pour vous-même aucune grâce ? Pourquoi seriez-vous juste si de toutes parts vous êtes assailli ?

Depuis trois mois, dit-il, le compte à la Banque s'est accru de 5 milliards. N'est-ce pas une imprudence de voter des dépenses considérables sans savoir ce que pourra payer l'Allemagne ? D'opérer le remboursement au pair du mark allemand circulant dans certaines régions ?

L'ancien président du Conseil ajouta qu'il était imprudent de parler en ce moment d'un impôt sur le capital, qui serait impopulaire et antiéconomique.

Le projet voté, le Sénat s'ajourna à mardi.

A LA COMMISSION DE L'ARMÉE

## ON RÉCLAME LE DÉSARMEMENT DE L'ALLEMAGNE

Comment s'effectuera la démobilisation des derniers échelons.

La commission de l'armée de la Chambre a décidé, hier, de saisir M. Abrams, sous-secrétaire d'Etat de l'Administration de la guerre, de diverses observations sur la situation des troupes françaises en Russie.

Une question de même nature sera posée en ce qui concerne la situation de nos contingents au Maroc et dans le Sud-Tunisien. La commission a adopté ensuite un avis de M. Paté sur le projet relatif à l'interdiction des exhumations et transports de corps par voie ferrée des militaires et marins français, alliés ou ennemis, tués ou blessés pendant la guerre. Les conclusions du rapporteur diffèrent du projet gouvernemental en ce qu'elles prévoient la possibilité de l'exhumation et du transport, aux frais de l'Etat, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1919.

La commission a pris connaissance d'un rapport de M. Deschamps, sous-secrétaire d'Etat de la Démobilisation, sur les centres de regroupement. Cette lettre annonce qu'après démobilisation du 4<sup>e</sup> échelon il ne sera plus maintenu que quatre centres de regroupement au lieu des neuf actuels. Après démobilisation du 6<sup>e</sup> échelon, les derniers centres de regroupement maintenus seront eux-mêmes supprimés : la démobilisation s'effectuera dès lors par trains de permissionnaires, ainsi que la commission de l'armée l'avait demandé.

Sur la proposition de M. Henry Paté, la commission a enfin adopté la résolution suivante :

La commission de l'armée, considérant que la guerre qui ferait couvrir à la France et à la paix du monde la continuation de toute industrie de fabrication de guerre et la présence d'une force armée en Allemagne, invite le gouvernement à insister à la Conférence de la paix pour obtenir le désarmement de l'Allemagne.

Pas d'impôts nouveaux avant l'évaluation de notre créance

M. Henri Galli et un certain nombre de ses collègues ont déposé hier la proposition de résolution suivante :

La Chambre invite le gouvernement à ne proposer aucun impôt nouveau avant l'évaluation de la dette de l'ennemi vis-à-vis de la France, ni avant fixation de toutes mesures de garantie nécessaires à prendre tendant à assurer le paiement de cette dette.

Cette proposition a été renvoyée à l'examen de la commission de la législation fiscale.

LA FOURRAGÈRE JAUNE

## M. POINCARÉ LA REMET A SON ANCIEN BATAILLON

Hier, M. Raymond Poincaré, président de la République, capitaine de réserve au 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, accompagné du général Humbert, commandant la 3<sup>e</sup> armée, du général Pénelon, commandant la division militaire du président de la République, du général Fernand David, député de la Haute-Savoie, et du général Dillerman, a remis à son ancien bataillon la fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

Le président est arrivé en automobile, à 3 heures, au camp de Broc, où il a passé le bataillon en revue. Après avoir, en une vibrante allocution, rappelé les glorieux exploits de service du 11<sup>e</sup> chasseurs alpins, il a remis la fourragère au commandant Lambert et a décoré le drapeau et les fanions.

M. Raymond Poincaré a été vivement acclamé, à son départ, par l'assistance, nombreuse, qui figurait la jeunesse des écoles.

Voici la citation à l'ordre de l'armée, en date du 14 février 1919, qui a valu la fourragère au 11<sup>e</sup> chasseurs alpins :

Sous les ordres du commandant Cambielly, à l'attaque, le 20 août 1918, devant Roy, malgré un violent tir de mitrailleuses et un barrage d'artillerie très dense, a enlevé d'un seul élan son objectif. Contre-attaqué violemment par des forces supérieures, s'est cramponné au terrain, couvrant une unité voisine, chassant d'un mouvement offensif les éléments ennemis qui avaient pénétré dans nos positions.

AMATEURS DE JARDINS

(Voir les Petites Annonces : Fleurs et Plantes)

JOURNÉES DE GREVE

## LES TROUPES GOUVERNEMENTALES ONT PRIS POSITION DANS BERLIN

De nombreuses bijouteries ont été pillées par les spartakistes, qui se sont approprié une grande quantité d'or.

NOSKE A DONNÉ A SES TROUPES DES INSTRUCTIONS RIGOUREUSES

Mais la division populaire de la marine prétend rester indépendante et a mis ses mitrailleuses en place.

Berne, 5 mars. — D'après les dépêches datées du 4 mars, la situation est toujours très tendue, mais, d'une façon générale, les troupes gouvernementales semblent rester maîtresses de la situation.

Les troupes qui avaient été alertées dès la proclamation de la grève sont arrivées à Berlin dans la nuit de lundi à mardi. C'était la division des carabiniers de la garde avec un effectif de 18.000 hommes ; la division des tirailleurs forte de 12.000 hommes ; le corps des volontaires de Hulten et une partie du corps de Lutwitz. Tous les édifices publics, les gares et les locaux de toutes les grandes entreprises sont occupés militairement.

Pillage des bijouteries

On sait que, lundi soir, avant l'arrivée des troupes, les émeutiers avaient pillé des boutiques de bijouterie et volé 40.000 marks dans la caisse de la Ligue de défense contre le socialisme. Ils avaient également pris possession de trente-deux bureaux de police ; partout ils avaient tout pillé, et les bureaux de police ont été repris par les troupes.

Dans le nord et l'est de la ville, on a tiré quelques coups de fusil, mais on ne peut pas se rendre un compte exact du mouvement insurrectionnel. Il semble bien que l'agitation est due à une poignée de spartakistes qui terrorisent toute la classe ouvrière. Toutes les entreprises de transport sont arrêtées. Au jardin zoologique fonctionne un bureau de recrutement pour les volontaires qui veulent aider à maintenir l'ordre.

La matinée de mardi a été calme ; des fiars et des automobiles circulaient encore dans les rues. Plusieurs magasins étaient ouverts dans l'après-midi. Le ministère prussien s'est réuni pour examiner la situation. Jusqu'à mardi soir, aucun incident ne permettait de croire au triomphe définitif de l'émeute.

Des soldats de la division Reinhardt ont occupé les bureaux de la *Rothé Fahn* et de la *Freiheit* ; c'est pourquoi ces journaux n'ont pas pu paraître. Le colonel Reinhardt a été nommé commandant en chef de la garnison de Berlin.

La direction des postes laisse prévoir l'arrêt de tous les services postaux. Le service des postes par avions entre Weimar et Berlin n'a pas pu fonctionner. Les délégués des conseils d'ouvriers et soldats ont empêché les aviateurs de déposer leurs sacs de dépêches et les ont forcés à repartir.

Le conseil exécutif publie tous les matins un bulletin donnant le compte rendu du mouvement gréviste. Mardi matin, 100.000 ouvriers seulement avaient cessé le travail ; le soir le chiffre était déjà doublé. On attend pour aujourd'hui à une nouvelle augmentation du nombre des grévistes.

Dans le nord et l'est de la ville, on a encore pillé des commissariats de police et distribué des armes parmi les civils. Certains journaux ont paru ce matin, par exemple le *Vorwärts*, le *Courrier de la Bourse*, la *Deutsche Tages Zeitung* et la *Tägliche Rundschau*.

A Eisenach, deux cents soldats mêlés à une troupe de grévistes ont voulu prendre d'assaut la garnison pour y rechercher des armes. Noske a donné l'ordre formel de repousser toute tentative de ce genre. Les insurgés sont déjà pourvus de grenades à main et disposent de mitrailleuses. La situation est grave.

A Jena, à Bittenfeld, à Falkenberg, se dessine un mouvement assez puissant contre la grève. A Dresde, le mouvement semble avoir complètement échoué. A Leipzig la situation n'est pas changée. La grève continue ainsi que la grève des bourgeois.

Les gardes du corps de Noske

AMSTERDAM, 5 mars. — On télégraphie de Berlin :

Les jardins entourant les ministères dans la rue de Budapest, en face du Thiergarten, sont occupés par la division de fer de la marine. Ce contingent est composé d'anciens sous-officiers de la marine et dispose de 25 petits canons de marine. Ces troupes, qui constituent la garde du corps de Noske, sont considérées comme les plus loyales au gouvernement.

Noske a prescrit, dès son arrivée à Berlin, des mesures très rigoureuses. Des cours martiales fonctionnent dans les différents quartiers de Berlin et les faubourgs. Toute personne rencontrée dans la rue après 6 heures du soir par les patrouilles est fusillée sans autre forme de procès.

La division populaire de la marine est suspecte

Une dépêche du 5 mars attire l'attention sur l'attitude douteuse de la division populaire de la marine. Schmidt, commandant de ces troupes, déclare qu'il se bornera à maintenir l'ordre et se vante d'avoir, dans la nuit de lundi à mardi, arrêté plus de 60 pillards qui avaient saccagé des boutiques de bijouterie, mais il entend ne pas dépendre du colonel Reinhardt ni de la préfecture de police et vouloir simplement donner son appui au maintien de l'ordre dans la rue. Malgré ces assurances, le gouvernement se méfie de la division de la marine et réciproquement. Devant le bâtiment où les matelots sont cantonnés, des mitrailleuses sont braquées, prêtes à la défense. Cette impression de méfiance réciproque est confirmée par une dépêche Wolff qui, pour rassurer l'opinion, dément la nouvelle annonçant l'occupation de la préfecture de police par la division de marine.

Un régiment de troupes gouvernementales faisant son entrée à Berlin a été reçu par des coups de fusil tirés des maisons. Les bijouteries sont protégées par des gardes militaires spéciales. Dans le

quartier populaire, les rues sont pleines de gens qui discutent la situation et sont très excités contre le gouvernement.

Barricades et tanks

BALE, 5 mars. — On mande de Berlin : De nombreuses barricades sont élevées dans la Menzstrasse, la Bulowplatz et la Kaiserwilhelmstrasse.

De nombreux tanks ont été amenés ce matin à la Menzstrasse pour nettoyer la rue des manifestants.

Malgré les exhortations de la police, la foule s'est massée mardi soir à l'Alexandreplatz et on a dû la disperser par la force jusqu'à 11 heures du soir. Pendant les trois dernières journées, de graves excès ont été commis par les pillards. Dans le nord et l'est de la ville, de nombreux magasins, notamment ceux du commerce des denrées alimentaires et les boucheries, ont été mis à sac.

Le gouvernement ne fera pas de concession aux C. O. S.

BALE, 5 mars. — On mande de Berlin : Les représentants de la direction de la grève sont arrivés à Weimar mardi et ont commencé les pourparlers avec le gouvernement. A 4 heures, on ne connaissait pas encore leurs revendications mais, suivant la *Gazette d'Allemagne*, le gouvernement ne concéderait, en aucune façon, les droits politiques aux conseils des ouvriers et soldats.

L'ordre de grève générale est étendu à toute l'Allemagne

BALE, 5 mars. — On mande de Berlin : Dans une assemblée de l'Union spartakiste, on a décidé d'étendre le mot d'ordre de la grève générale à tout l'empire. Actuellement, le travail est suspendu à Spandau.

Les retards de l'Allemagne à livrer le matériel agricole

ZURICH, 5 mars. — On annonce de source allemande que le général Nudant a protesté auprès des autorités allemandes contre le retard apporté à la livraison des machines agricoles prévues par les clauses de l'armistice.

La commission allemande a prétexté des difficultés de transport et qu'on se trouvait en présence d'un cas de force majeure.

Troubles sanglants en Tcheco-Slovaquie

BALE, 5 mars. — On mande de Troppau : Suivant un nouvel avis officiel, des rencontres sanglantes se sont produites à Sternberg entre des soldats tchèques et la population civile ; plus de dix civils et une dizaine de soldats ont été tués.

Le roi Pierre de Serbie abdiquerait prochainement

ROME, 5 mars. — On mande de Fiume à l'*Ides National* :

« Des nouvelles de Belgrade assurent que le roi Pierre abdiquerait en faveur du prince Alexandre. L'acte d'abdication sera lu après l'inauguration du Conseil d'Etat. »

Une perquisition dans un journal

A la requête de M. Eugène Pères, président de la Commission d'Instruction de la Haute-Cour, M. Priollet, commissaire spécial du camp retranché de Paris, a procédé à une perquisition rue de Châteaudun, dans les bureaux d'un journal hebdomadaire que dirige M. Dubarry.

Les poursuites contre l'« Information »

Le capitaine Mangin-Boquet est chargé de la nouvelle information dirigée contre le journal *l'Information*, poursuivi pour infraction à la loi du 5 août 1914, à raison d'un article paru le 2 mars 1919 et intitulé : « A la Conférence. — Quelles sont les clauses essentielles des préliminaires de paix. »

NOUVELLES BRÈVES

La commission du suffrage universel de la Chambre a repoussé hier divers amendements au texte rapporté par M. Desvove, notamment celui relatif à l'élection à six ans de la durée du mandat législatif.

La commission des Travaux publics de la Chambre a entendu hier M. Clavelle, qui a indiqué le chiffre approximatif des dépenses affectées aux travaux exécutés pour la réfection de nos voies ferrées, routes, canaux et ports.

La commission sénatoriale de la marine a entendu hier M. Georges Leygues sur l'état de notre flotte de guerre.

La commission sénatoriale de l'armée a entendu M. Abrams, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, et le général Alby, chef d'état-major de l'armée, sur le programme d'occupation des pays rhénans et l'organisation de la relève des effectifs qui y sont affectés.

L'affaire Gailloux-Hervé sera appelée le 10 mars, à la session des assises de la Sarthe. Il s'agit, on s'en souvient, du procès en diffamation intenté au directeur de la *Vieille* par l'ancien président du Conseil, député de Maners. L'affaire sera remise d'un commun accord.

Tirages financiers d'hier. — Gagnant : 250.000 francs, le numéro 933.362 (Foncières 1919) ; 100.000 francs, le numéro 141.815 (Emprunt municipal 1898) ; 536.137 (Emprunt municipal 1912) ; 433.436 et 1.333.515 (Foncières 1879) ; 833.168 (Foncières 1885) ; 50.000 francs, le numéro 18.789 (Foncières 1900).

D'après le *Soir*, de Bruxelles, les soldats voteront aux prochaines élections par lettre ou par procuration.

LES CONTES D'« EXCELSIOR »

## LE CHOIX DE KHALIL BEY

par GEORGES DOCQUOIS

Il y avait près de quarante heures que nous avions perdu de vue le nougat clair de la côte marseillaise. Le vent avait moli quand je m'éveillai, ce jour-là ; mais la lumière était bien morte qui tombait du hublot sur ma couchette.

Le steward Westbrook entra, porteur d'un plateau qui chargeaient la tasse de café, les toasts, l'orange et la pomme réglementaires. Il revint, peu après, avec un grand broc d'eau chaude et un petit sourire froid. Westbrook, diligent mais compassé, n'a pas d'autre sourire à sa disposition. Au surplus, foin de Westbrook ! Nous en parlerons une autre fois.

Le malaise qui m'avait terrassé au départ s'était à peu près dissipé. C'est d'un pas presque assuré que je montai sur le pont. Je ne vis, d'abord, tout autour de moi, qu'une infinie agitation d'oripeaux liquides sous un ciel tout encombré d'arborescences souillées. Mais, dans cette tristesse éparse, quelque chose me stupéfia et me ravit pendant de longues minutes : j'avais l'impression qu'en se déplaçant le bateau crevait, de seconde en seconde, d'énormes tubes d'huile turquise.

Avec quelques bouts de pastel, j'étais en train de les noter de mon mieux sur mon album de poche, quand un objet rond comme une réduction de tambour vint, en roulant, s'arrêter entre mes pieds. A peine l'avais-je ramassé qu'un gamin de quatre ans, jaune comme l'ambre en sa collante combinaison de jersey rouge, me sautait aux basques en poussant des clameurs d'enragé.

Master Aslan ! master Aslan ! s'écriait la jeune main évidemment commise à la garde de cet enfant hasardeux.

Celui-ci m'avait lâché, et, trépidant, il tendait deux menottes acérées vers l'objet que je tenais encore et dans lequel un canari sautait sur une seule patte, l'autre s'étant faussée dans l'aventure.

Mais il n'a plus de queue, le pauvre oiseau ! déplorai-je.

C'est master Aslan qui l'a arrachée, tout à l'heure, pour s'amuser, dit la main. Mais, déjà, elle se ruait à la suite du sacré pantin, qui, sa cage reconquise, venait de se faufiler dans le quartier de tribord.

J'étais encore ahuri de l'incident, quand, inopinément, se dressa devant moi la haute carcasse d'un homme aux yeux splendides et de qui la large face olivâtre s'encadrait d'une courbe barbe noire terriblement anémiée.

Khalil bey ! fis-je.

C'est un riche égyptien, qui, fuyant le torride khamis natal, passe en France tous ses étés. J'avais fait sa connaissance à Alexandrie, quelques années auparavant. Tous les soirs, il m'avait promené dans sa voiture, sur les rives du canal Mammouch, soit sur la route de la balnéaire Ramleh. Il se disait fort avancé, conquis par les idées européennes, et prêt à faire un mariage avec une seule femme.

Une Française, de préférence, spécifiait-il.

Un mois en ça, j'avais rencontré, à Paris, chez Mme d'Assepat, auprès des deux filles de laquelle il m'avait semblé singulièrement assidu. Je ne sais comment, sur ce pont, tout à coup, en le revoyant, je me trouvais convaincu qu'il avait épousé l'une des deux sœurs et qu'il la ramenait avec lui sur les bords du Nil.

Et, en riant, ex abrupto, je lui demandai :

— Voyons, de laquelle dois-je vous faire compliment ?

— Vous savez donc ? s'étonna-t-il.

— Dame ! le bonheur est peint sur tous vos traits !

— Sacré coloriste ! Il voit de la peinture partout !

Avec un air de lassitude assez fat, il se jeta sur un des fauteuils de couil. Je m'assis auprès de lui.

— Entre nous, commençai-je, je les aimais

toutes les deux également. Vous savez combien Léone et Noëlle se ressemblent. Elles étaient devant moi comme deux flacons pareils de forme mais dont on ne connaît le vin qu'après expérience. Quelque chose de capiteux se dégageait pour moi de l'une comme de l'autre. Longtemps, je restai perplexe. Mais j'ai le sens des gens, moi, vous savez.

Je savais, au contraire, qu'il n'avait pas plus le don de percevoir le caractère d'autrui qu'une cuiller n'a celui de percevoir le goût de l'aliment dans lequel elle plonge. J'approuvai, néanmoins.

— Oh ! oui, dit-il, je suis malin. C'est bien connu ; le plus malin de la Bourse des cotons ; et, à la fin, je m'avais de me sortir d'hésitation avec l'histoire du saïs.

J'étais tout oreilles. Il reprit :

— Vous qui avez vécu dans le Delta, vous n'ignorez pas qu'il n'est point, chez nous, de maison importante qui n'ait un ou deux saïs à ses gages. Ces gens-là courent devant nos attelages au galop, pour nous frayer le chemin en écartant les fellahs. Nous m'en avez connu un qui vous émerveillait par son endurance et sa vélocité. Je racontai donc aux deux sœurs qu'une fois je me trouvais jaloux d'un pacha de mes amis, parce qu'il pouvait, à bon droit, se vanter de posséder un saïs dont le renom s'était répandu jusque par delà la seconde cataracte. Et je leur dis comment j'avais parié avec ce pacha que son fameux saïs, qui avait la réputation de crever à la course les Arabes les plus vites, serait, en un rien de temps, crevé par un de mes chevaux syriens. Je perdais mille livres turques à cette gageure ; et ma jalousie s'en déculpa. A plusieurs reprises, je pesai sur mon ami pour qu'il me cédât cette antiope faite homme. Il refusait toujours. A huit mille livres, il baissa pavillon. « Qu'Allah ait pitié de toi ! » me dit-il. Avant le coucher du soleil, les deux cent mille francs étaient dans ses coffres, et je prenais livraison du saïs. Et, le lendemain, je faisais appeler celui-ci devant mes sœurs et lui disais que, puisqu'il courait aussi vite que mes syriens, il était juste que je le traite aussi bien qu'eux. Sur quoi, je le fis saisir par deux de mes barbers les plus musclés, et je le ferai moi-même avec des fers que, pour mieux l'honorer, j'avais voulu d'argent fin... Naturellement, il en mourut.

— Après ? questionnai-je, flegmatiquement.

— Bien entendu, vous ne croyez pas un mot de toute cette histoire ; et vous avez bien raison ! Mais Léone et Noëlle devaient y croire ; et elles y crurent. Léone se mit à rire convulsivement, comme si la chose l'avait hautement excitée. Noëlle garda le silence. Il me fut clair qu'elle était si révoltée qu'elle ne pouvait parler... C'est elle, cela va-t-il, qui s'épousa.

— Après l'avoir détrompée, je suppose ?

— Oh ! point du tout !

— Mais comment consentit-elle ?

— A cause de son secret dessein de me réformer.

— Elle vous le dit ?

— Nullement. Mais j'en suis tout à fait sûr.

Je le félicitai. Nous nous tûmes. Un roulis léger nous bercait. Khalil bey s'assoupit. Je passai à tribord.

Pas plus qu'à bâbord on n'y devait voir de passagers, à une heure encore si matinale. Une femme était là, pourtant, étendue, le dos à la lisse. Elle ne m'avait pas entendu venir. C'était Noëlle d'Assepat. J'observai qu'elle se pressait les mains nerveusement et qu'elle regardait, avec une sorte de passion ardente, dans la direction d'un étroit retrait à trois pas en face d'elle...

Et qu'aperçus-je dans cette espèce de niche ?

Master Aslan, qui, assis sur son petit derrière, tenait le canari d'une main et, de l'autre, soigneusement, le plumait tout vif !

Georges DOCQUOIS.

ple contact de quelques atomes de Vanadium.

Son mode d'action a été défini très heureusement : un tonique général, ayant son point de départ dans le tube digestif, et on peut compléter cette formule par la suivante : le seul tonique véritable qui soit accepté par les estomacs les plus délicats, ou par cette autre : c'est le médicament de choix pour rendre l'énergie vitale tout en améliorant les fonctions digestives.

Dans le paludisme, maladie essentiellement anémiant, ainsi que toutes celles qui nous viennent des pays chauds, ce reconstituant d'un nouveau genre devait donner des résultats remarquables : c'est d'ailleurs ce qui s'est produit.

Aujourd'hui, il est appliqué à un nombre considérable de malades dans les plus importants de nos hôpitaux militaires et nombreux sont les médecins et les chefs de troupes qui ont témoigné de leur reconnaissance pour le service rendu à leurs soldats par ce précieux médicament.

Pris, en effet, d'une façon régulière aux repas, il relève l'appétit, ainsi que les forces, et fait disparaître la coloration jaune des yeux et de la peau, grâce au rétablissement de la fonction du foie.

Puisqu'il relève l'état général, améliore les fonctions digestives, le *Tannurly* est le médicament de choix à donner aux tuberculeux. C'est même le médicament à succès, car aucun ne procure une amélioration aussi durable. Nos grands consultants des stations où fréquentent spécialement les tuberculeux l'ont bien remarqué et l'ont adopté rapidement.

Il résulte de l'étude précédente que le Vanadium, sous forme de *Tannurly*, est un agent thérapeutique digne de retenir l'attention du corps médical par des qualités de fond permettant de dire qu'il est un de nos très rares médicaments qui guérissent.

Son champ d'action est des plus vastes, semant son influence bienfaisante sur le tube digestif, le foie, les reins, enfin, tous les émonctoires ; rétablissant l'harmonie générale des fonctions, et, comme le disait plaisamment un maître pour qui ce sel de Vanadium n'a plus de secrets : faisant croquer les maigres et maigrir les obèses ; c'est là, en effet, sa principale et très rare vertu : améliorer l'état général du malade en aidant simplement la nature, artiste incomparable dans l'art de guérir.

On peut dire que toutes les anémies, toutes les dégénérescences, toutes les faiblesses consécutives aux maladies, tous les vices de nutrition de l'organisme sont influencés merveilleusement par ce corps d'une puissance nouvelle et inconnue jusqu'à ce jour.

Ajoutons à cela que le *Tannurly* est sans goût, désagréable et se prend à la dose de quelques gouttes aux repas, ce qui en rend l'application facile. Enfin, toute pharmacie qui se respecte en possède un dépôt ou, tout au moins, pourra se le procurer en quelques heures.



GEORGES CAIN

Il n'y a guère, nous célébrions, ici, l'ardent

juvénile avec laquelle l'écrit conservateur



M. GEORGES CAIN

des collections historiques de la ville de Paris, Georges Cain, réinstallait à Carnavalet les précieuses reliques dont il connaissait si bien l'histoire et les légendes. « Quand le logis est prêt, dit un mélancolique proverbe oriental, la mort y rit ».

Dans le glorieux logis de la spirituelle Sévigné, la mort vient d'entrer... Georges Cain vient de succomber aux suites d'une cruelle maladie : il était âgé de soixante-trois ans.

Né à Paris, fils de cet Auguste Cain, le sculpteur animalier, dont les fauves et les lions de bronze veillent aux portes de nos monuments, ou ornent les pelouses de nos jardins publics, il débuta d'abord, avec les pinces et la palette. Mais bientôt, épris à la lettre de sa vie natale, il se mit à écrire la prodigieuse histoire, avec les ardeurs d'un amoureux. Il recueillait, sur les anecdotes savoureuses, souvent plus caractéristiques et vraies que les versions officielles : *Croquis du Vieux Paris, Cours de Paris, Promenades dans Paris, La Place Vendôme*... La capitale fut son seul sujet, son unique passion.

## INFORMATIONS

Très belle réunion de quinzaine, mardi, chez la comtesse Aynard de Chabritan. Dans l'assistance : l'ambassadeur d'Italie et la comtesse de Bonin-Langue, comtesse de Derby, duc et duchesse de Guiche, duc et duchesse de Montmorency, le ministre de Serbie et Mme Vesnitch, Mme Labovary, S. A. R. l'infant don Luis d'Espagne, baron de Berekheim, comte de Lubersac, comte Sala, Mme Jumez, marquise de Talleyrand, comtesse de Mortemart, comtesse Yamoiska, baron et baronne H. de Rothschild, comte et comtesse de Jancourt, comte et comtesse E. de Caraman, etc.

## MARIAGES

Le 24 février, dans la plus stricte intimité, a été célébré, à Menton, le mariage de Mlle Maroussia Farinaux, nièce de Mme A. Clavier-Farinaux, avec le capitaine Marcel Paris, du 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, décoré de la croix de guerre, retour de captivité.

## DEUILS

Les obsèques de la marquise de Barbentonne, née d'Aoust de Jumelles, ont eu lieu, à Nice, ces jours derniers. Le deuil était conduit par le marquis de Barbentonne, capitaine au 8<sup>e</sup> cuirassiers, fils de la défunte ; le comte Louis de Bridieu, son petit-fils ; la marquise de Panisse-Passis, sa belle-sœur, et par les autres membres de la famille.

A l'issue de la cérémonie religieuse le corps a été transporté au cimetière au Château, d'où il sera transféré à Sennecq-les-Mâcons.

## BIENFAISANCE

S. E. le cardinal Amette, archevêque de Paris, présidera, le lundi 10 mars, à 4 h. 30, en l'église de la Madeleine, une assemblée de charité au profit du *Secours franco-américain pour la France dévastée* (section des Ardennes), patronnée par S. E. le cardinal Luçon, archevêque de Reims. Le maître Ch. M. Viator, directeur de l'Opéra, interprétera des œuvres de Faure, et M. Daller, exécutera la sortie au grand orgue. Billets à 10, 5 et 3 francs, chez Durand, 4, place de la Madeleine.

Dans tous les pays du monde, les femmes les plus jolies sont celles qui se servent de la REINE DES CREMES.

## CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES



DESSIN N° 64. — A QUEL LIVRE SE RAPPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DANS le remarquable et si vivant récit que M. Jean-Jacques Bernard donnait l'autre jour, à *Excelsior*, de ses impressions en Allemagne, il y a un passage, pourtant insignifiant, en comparaison du reste, qui m'a beaucoup frappé.

On sert à notre compatriote, au buffet de Bingerbrück, une salade de pommes de terre, de betteraves et de ronds de saucisson noir. Pour les pommes de terre et les betteraves, ça va bien ; mais, pour le saucisson, ça pourrait bien être du chien ou du cheval : il le laisse sur son assiette.

L'humanité se divise, en effet, en deux catégories : ceux qui aiment manger ce qu'ils n'ont pas encore mangé, et ceux qui ne veulent pas en manger pour la raison qu'ils n'ont pas encore mangé. Cette dernière est de beaucoup la plus nombreuse.

À Madagascar, les indigènes fabriquent un plat excellent avec les chrysalides de vers à soie. Lorsque je déclinai de partager ce mets avec eux, ils me considérèrent comme un parfait idiot, qui boudait sur les bonnes choses. On « fait » beaucoup de vers à soie dans notre Midi, et ce serait une heureuse ressource par notre temps de pénurie alimentaire. Mais il est inutile d'envoyer ces chrysalides au marché : personne, soyez-en sûr, n'y toucherait.

Il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. En matière de cuisine, il y a les révolutionnaires et les conservateurs, comme en politique ; mais, en comparaison des premiers, les conservateurs sont légion : et celui qui voudrait manger du chien ou du ver à soie serait considéré avec dégoût, et traité de bolchevik. C'est comme ça, et on ne nous refa pas.

Pierre MILLE.

## Entrevue historique

À la Société de géographie, hier, au cours d'une conférence sur le maréchal Foch, le général Balfourier retraça, avec l'autorité du chef qui commande la division de fer, cette entrevue historique où les plénipotentiaires allemands se rencontrèrent avec le généralissime des armées alliées.

À l'abri du drapeau blanc, racontait-il, ils ont franchi nos lignes. Ils sont amenés au front personnel qui sent de demeure au maréchal.

Introduits dans le wagon-bureau, ils attendent. Le maréchal paraît, calme, distant, glacial. Comme mis par un ressort, les envoyés se sont redressés. Ils saluent et esquissent même le geste d'une main tendue, qu'on ne veut pas voir.

Sec, comme le sabre militaire, la main au képi, le maréchal leur répond, infiniment long, éternel, le maréchal : « Qui êtes-vous ? Que désirez-vous ? »

Erzberger, le premier délégué allemand, répond :

« Monsieur le maréchal, nous venons vous prier de nous donner connaissance de vos propositions de paix ».

« Mes propositions de paix, qu'entendez-vous par là ? »

« Vos propositions basées sur les quatre articles du président Wilson ».

« Messieurs, n'allez pas plus loin : si vous voulez connaître non pas des propositions, mais les conditions d'un armistice, je vous les dicterai. Elles vont vous être communiquées et ne sauraient être modifiées. Sur un signe, la lecture commence, continue, tandis que se contractent les visages des plénipotentiaires, et que le maréchal, feignant de rouler une cigarette et de manier un briquet, observe leur angoisse, leur effondrement intime ».

La lecture terminée, Erzberger reprend : « Devant la rigueur de ces conditions, nous demandons à en référer à notre gouvernement ».

Accordé. L'entrevue historique est close.

## Jettatura ?

Georges Cain allait très probablement être élu membre de l'Académie des Beaux-Arts au fauteuil vacant dans la section des membres libres de cette Compagnie, par suite du décès de M. Jules Guiffrey.

Cette section est, on le sait, réservée aux grands amateurs d'art, aux mécènes et à ceux qui ont le plus largement et le plus également enrichi le patrimoine de beauté de la France.

La place de Georges Cain y était marquée, parce que cet aimable peintre... regret avait été l'actif organisateur, le créateur, pourrions-nous dire, de ce joyau de Paris qu'est, en l'hôtel de Sévigné, le musée Carnavalet, un des plus charmants musées du monde.

Et sa mort soudaine a causé à l'Institut — où sa candidature était déjà posée par plusieurs de ses amis — une émotion d'autant plus vive qu'elle s'est produite, à cause de cette candidature indirecte, dans des conditions plus troublantes.

Pareillement, en effet, avaient été posées les candidatures de Rodin et de Claude Debussy à l'Académie des Beaux-Arts, et ces deux candidats, comme Georges Cain, moururent à la veille de leur élection.

## CARNET D'UN DÉMOBILISÉ

C'est une petite histoire qui méritait de ne point être rendue publique, mais dont les journaux nous ont entretenus ces jours-ci, puisqu'il y a eu procès et que le gagnant porte un nom illustre dans les lettres et le théâtre. Je veux parler d'Antoine, que les tribunaux ont, à juste titre, et en dépit de certaines oppositions, reconnu pour le légataire universel de M. de Cyon. Qu'était M. de Cyon ? Un jeune homme doux et rêveur, un peu désagréé de la nature, qui écrivait des vers, aimait les lettres, et les servait de toutes ses forces passionnées. Durant quelques mois, il remplit à l'Odéon les fonctions de secrétaire général ; ainsi, il vécut dans le rayonnement du « Patron », qu'il aimait et admirait comme l'aiment et l'admirent tous ceux qui le connaissent intimement et ne se laisseraient pas rebuter par les sautes d'un caractère un peu bien rudement inégal. Mais ne faut-il pas toujours pardonner, quelque chose, aux grands artistes, et n'ont-ils pas des façons à eux de toujours nous reconquérir ? Antoine, qui parla peut-être parfois sans aménité à son secrétaire, le traita, du moins, en une ou deux circonstances, comme l'ami le plus paternellement dévoué eût pu le faire. Je me souviens, en particulier, d'un séjour à Carnavalet, durant lequel l'hôte donna au cadet comme le goût de vivre (l'idée) ; ce dernier l'avait presque déjà perdu !, le plongea dans un bain de vivifiante affection.

C'est peut-être à ce séjour-là que songea, quelques mois plus tard, l'infortuné jeune homme, lorsqu'il quitta volontairement la vie, faisant d'Antoine son légataire. Il est heureux et juste que le legs ait été confirmé juridiquement. Il convient de toujours respecter les dernières volontés, surtout lorsqu'elles émanent d'un être jeune, car elles sont, alors, un suprême hommage à l'idéal qui vous fit vivre, et que l'on ne quitte que pour un autre idéal.

Cet adolescent aimait, sans doute, lorsqu'il attendait à ses jours. Il admirait, aussi, l'administration temporaire sur les tentes : le cœur sur le cerveau. Mais non ! Antoine, c'était, pour un écrivain de cet âge, le cœur, et le cœur tout ensemble, la « représentation » humaine, brave homme et rude, de tout un art, de l'art si décevant parfois, mais qui vaut tous les sacrifices. Voilà pourquoi je trouve ce geste d'un mourant si touchant, si joliment significatif, si rare. Oh ! oui, bien rare, en vérité. Car, combien trouverions-nous, à notre époque, d'hommes qui, de par leur vie, leur œuvre, leur personnalité, puissent en provoquer ou en mériter de semblables ? De ces hommes qui sont, comme les phares rayonnants et bienfaisants vers lesquels toute une génération garde les yeux levés ; dont l'œil salue encore la lumière à l'heure de la mort !...

J'ose prétendre qu'un Antoine fut un de ces phares-là. Il l'est encore... Ne nous disait-on pas, hier, que le Théâtre Libre allait renaître, sous son égide ? — EDMOND SÉE.

## Carême-prenant

Nous voici, depuis hier, en carême. L'abstinence quinquagésimale a-t-elle été instituée par saint Pierre ? Un ami du genre, admis à la table d'un cardinal fort superbe, quoique fils d'un boucher, lui disait :

« Je voudrais vous voir pape ».

## LES THÉÂTRES

## UNE REPRISE DES « ROMANESQUES »

À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Les *Romanesques*, d'Edmond Rostand, n'ont pas été joués à la Comédie-Française depuis la guerre. Il est question d'en faire une reprise, le mois prochain, avec une distribution nouvelle : Mlle Berthe Bovy jouerait le rôle qu'interprétait jusqu'ici Mlle Marie Leconte ; M. René Rocher serait Perceval, et M. de Féray reprendrait le rôle qu'il a créé, et dans lequel il n'a pas paru depuis plusieurs années.

## Mlle JEANNE DESCLOS

AUTEUR DRAMATIQUE

Mlle Jeanne Desclos va faire ses débuts d'auteur dramatique ! La gracieuse comédienne a lu une comédie à MM. Trébor et Brigon, directeurs du Théâtre Michel, qui ont promis de la monter dans le courant de la saison.

C'est une pièce en trois actes, mêlée de musique et de couplets. La donnée en est fort originale, et traitée sous une forme qu'on dit très spirituelle.

La création de la *Cruche*, qui, depuis longtemps, avait le désir d'écrire, a profité des loisirs que lui a laissés sa carrière de comédienne pour mettre au point sa première comédie.

La répétition générale en sera bien parisienne !

L'inauguration de ce soir. — A Marigny, à 8 h. 15, pour l'inauguration de la nouvelle salle, en représentation de gala, *Lysistrata*, comédie en 4 actes de M. Maurice Donnay, de l'Académie française, musique de M. André Dutacq, mise en scène de M. Janvier. Le service de première sera reçu demain soir.

A l'Opéra. — Comme nous l'avons annoncé hier, M. Rouché a l'intention de célébrer le cinquantième anniversaire de la mort de Berlioz par les représentations de la *Prise de Troie* et des *Trois jours d'attente*, d'une part, et d'autre part, on pousse les études de la *Damnation de Faust*.

A l'Opéra-Comique. — On dit que MM. Albert Carré et Emile et Vincent Ilia monteront, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Berlioz, soit *Benvenuto*, soit *Béatrice et Bénédict*.

« Les Amants de Sazy » au Théâtre Michel. — Demain vendredi, 2 h. 30, répétition générale ; 8 h. 30, première des *Amants de Sazy*, de M. Romain Coolus, dont voici la distribution : Sazy, Mme Marie Régnière ; M. Salazy, Louise Marquet ; Fanny Talloire, Madeleine Céanna ; Manilla, Fabienne Sany ; Gorgonzola, M. André Dubois ; Georges, M. Etchepare ; Jack, le petit Max Delcourt ; François, M. Dorgeval ; des Bonnettes, M. Robert Clermont ; et Sautierne, M. Signoret.

Au Grand-Guignol. — Le *Viol, Mon frère de Lait* et la *Lanterne* seront joués jusqu'à mardi, 11 courant. La répétition générale du nouveau programme aura lieu jeudi soir, 13 mars.

— Eh ! pourquoi ? répliqua son Eminence.

— Pourquoi ? parce que, de même que saint Pierre établit le carême pour faire gagner ses parents, qui étaient pêcheurs, vous l'aboliriez pour faire gagner les vôtres, qui étaient bouchers.

L'observation du carême semble avoir été facultative dans les premiers temps de l'Eglise.

Les degrés d'abstinence étaient alors différents. Les uns, dit Fleury, observaient l'*omophagie*, c'est-à-dire de ne rien manger de cuit. D'autres la *xérophagie*, c'est-à-dire qu'ils se réduisaient aux viandes sèches, s'abstenant non seulement de la chair et du vin, mais des fruits-vinés et succulents, ne mangeant avec le pain que des noix, des amandes, des dattes et autres fruits de cette espèce. D'autres se contentaient de pain et d'eau.

Nous sommes loin de ces ferveurs, un peu farouches, témoin l'abstinence de ces deux grandes dames, qui n'étaient pas plus scrupuleuses que de tentations, qui faisaient jeûner leurs gens pendant le carême, en expiation des fredaines qu'elles s'étaient permises en carnaval.

Par Carême-Prenant on désigne communément le carnaval, et même les personnes habillées en tout temps d'une manière grotesque : « Comment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? dit Mme Jourdain à son mari, dans le *Bourgeois gentilhomme*. Voulez-vous donner votre fille à un carême-prenant ? »

Le curé de Meudon donne le nom de *Quaresme-Prenant* au carême lui-même, qu'il fait régner en l'île de l'Apollon, pauvre pays où il ne conseille pas d'aborder : « tant pour le grand détour du chemin que pour le maigre passe-temps... Vous y verrez, à l'entrée-là, pour tout potage, un grand arroseur de pois gras... un grand caquetier, un grand preneur de fautes... un grand fondeur de lictaphages, dictateur des Montaignes, fournisseur de petits enfants, calculeur de centres, père et nourrisson des médecins, foisonnant en pardons, indulgences et stations... Il pleure les trois pains du jour et jamais ne se trouve aux noces... Les aliments desquels il se paist sont : aubers sautés, casquets, morions et salades salées... Les habillements sont joyeux, tant en façon de comble ; car il porte gris et blanc, rien devant, rien derrière, et les manches pareilles... » C'était un drôle de corps que le curé de Meudon !

## LE PONT DES ARTS

Chargé d'une mission aux Etats-Unis, M. Paul Claudel a été, au départ de Rio, l'objet de nombreuses manifestations sympathiques. Comme il est question de créer une ambassade française à Rio, les Brésiliens craignent de ne plus voir retourner chez eux, comme représentant de la France, le délicat poète de l'annonce faite à Marie.

Paraitra prochainement : François Pain, *gendarme* de M. Léo-Larguier.

## LE VAILLEUR.

## LA CURIOSITÉ

Hôtel Drouot. — Salle 3 : Exposition. Meubles anciens et modernes. Très belle commode Louis XVI, pendules, tableaux, argenterie (M. Georges Tixier).

Salle 6. — Vente après décès de Mme X... Beaux bijoux, colliers, bagues, bracelets, sautoirs, perles, pierres, etc. (M. H. Baudin, M. Reinach).

Salle 10. — Exposition publique. Collection Lebarbier de Trianon. Objets d'art des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Estampes de Rops (M. Lait-Dubreuil, M. Henri Lemaire et Loys Delteil).

## PETITES NOUVELLES

Mlle Ida Robinson interprétera une scène de *Pelléas et Mélisande*, au gala Maeterlinck, qui aura lieu, à l'Opéra, le 10 mars, sous le patronage de la Comédie-Française, sera Pelléas.

Le *Bourgeois gentilhomme*, que monte M. Gémier, sera joué par Mmes Gellat, Jeanne Henry, Vallet, M. Gémier, Arquillière, Leiche, Rollin, Sain-Maur et Vanel. A la fin, apothéose des genres allus.

Mlle Mariken reprendra, dans la *Présidente*, de MM. Pierre Veber et Maurice Hennequin, qui sera jouée au Palais-Royal, le rôle créé par Mlle Gémier.

MM. Pierre Veber et Yves Mirande écrivent une pièce destinée au Théâtre de Paris, ancien théâtre Réjane.

## BRICHANTEAU.

## COURS ET CONFÉRENCES

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. — Demain vendredi, à 2 h. 30 : « Promenade à travers l'Algérie » ; Comment voir l'Algérie ; conférence par M. Raymond Becouly. — Projections cinématographiques.

## LA JOURNÉE :

EN MATINÉE  
Comédie-Française, 1 h. 30, Poésies, Amyrétot, Mangeron-lis ; Opéra-Comique, 1 h. 30, Louise ; Odéon, 2 h. 15, *Le Lion de Justice* ; Comédie des Variétés, 2 h. 15, *Si j'étais roi* ; Trianon-Lyrique, 2 h. 15, *Monsieur Nittiche* ; Vaudeville, 2 h. 15, *Le Mariage de Figaro* ; Châtelet, 2 h. 15, *Antoine* ; 3 h. 30, Apollo, 3 h. 30, *Bouffes-Parisiens* ; 3 h. 30, N. Ambigu, 3 h. 30, *Le Fils de l'homme* ; Renaissance, 3 h. 30, Sarah-Bernhardt, 3 h. 30, *Gymnase* ; 3 h. 30, Capucines, 3 h. 30, *Th. Edouard VII* ; 3 h. 45, Scala, 3 h. 30, *Cadot-Rousselle* ; 3 h. 45, Déjazet, 3 h. 30, Cluny, 3 h. 30, *L'Abri* ; 3 h. 30, même spectacle que le soir.  
Concerts-Pasdeloup, 3 h. 30, Perchoir, 3 h. 30, mat. thé. Follies-Bergère, 3 h. 30, Olympia, 3 h. 30, Casino de Paris, 3 h. 30, *Cirque Médrano* ; 3 h. 30, Concert-Mayol, 3 h. 30, Gaumont-Palace, 3 h. 30, Electric, 3 h. 30, même spectacle que le soir.

## EN SOIRÉE

Opéra, relâche ; demain, Henry VIII.  
Comédie-Française, 7 h. 45, les *Mariottes*.  
Opéra-Comique, 8 h. 15, *La Tosca*.  
Odéon, 7 h. 30, *Le Fils de l'homme*.  
Vaudeville, 8 h. 30, *Pastor* (Lucien Guitry).  
Variétés, 8 h. 15, *La Folle Espagnole*, opérette.  
Gaité-Lyrique, 8 h. 15, *Le Chénou*.  
Trianon-Lyrique, 8 h. 15, *Le Maître de Chapelle*, les *Deux Actes*.  
Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.  
Châtelet, 8 h. 30, *Les Millions de l'oncle Sam*.  
Alhambra, 8 h. 30, *Le Couche de la mariée* (Rosenberg).  
Th. Antoine, 8 h. 30, *Le Marchand de Venise*.  
Apollo, 8 h. 30, *Le Fils de l'homme* (M. Maricq, Brasseur).  
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *Casanova*.  
Porte-St-Martin, 8 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.  
Renaissance, 8 h. 15, *Chouquette et son As*.  
Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *Le Fils de l'homme*.  
Gymnase, 8 h. 30, *Le Secret*.  
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Les Baisers de minuit*.  
Marigny, 8 h. 15, *Lysistrata*.  
Th. Edouard VII, 8 h. 45, *Ph-Ph*.  
Scala, 8 h. 15, *La Gare régulatrice*.  
Gai-Quinot, 8 h. 45, *Le Viol* (Séverin-Mars).  
Cadot-Rousselle, 8 h. 20, *Ohé ! l'homme*.  
Th. des Arts, 8 h. 30, *Monsieur Beulemans à Marseille*.  
L'Abri, mat. 3 h. 30, soirée 8 h. 45, *Le Viol*, la vue, revus Arquin, 8 h. 45, de Bonal, 8 h. 45, *La Source d'amour*.  
Cluny, 8 h. 30, *Championnet malgré lui*.  
Déjazet, 8 h. 30, *Tampon du Capiton*.

## SPECTACLES DIVERS

Follies-Bergère (mat. 2 h. 30, 8 h. 30), championn. Jute. Olympia, matinée et soirée, 20 vedettes et attractions. Concert-Mayol, 8 h. 30, *La Revue très chic* (chanteuse). Cirque d'été, 8 h. 30, *Le Fils de l'homme*, dist. et têtes. Casino Paris, 8 h. 30, *Grande Revue* (Deary, Mistinguett). Perchoir, 8 h. 30, Bastia, Maud Gipsy, J. Séverine. Rev.

## CINÉMAS

Jaumont, 8 h. 15, *Th. Min* : l'Homme dans la malte, et le Secret de Jack.  
Electric, 5, Bd Italiens, 3 h 11 h, Maud, comédie dram.

## CONCERTS

Pasdeloup (Cirque d'Hiv.), 3 h. 30, jeudi, samedi, dim.

## "LYSISTRATA" A MARIGNY



UNE RÉPÉTITION DE "LYSISTRATA", DE M. MAURICE DONNAY Agathos (M. Jean Worms) et Lysistrata (Mme Jeanne Provost). Au fond, l'auteur

Les classes nous valent les classiques. Il en est heureusement quelques-uns qu'on ne peut de leur vénérable antiquité on ne peut inscrire sur les programmes du baccalauréat. Leurs œuvres ne sont pas pour les petites filles dont on coupe le pain en tartine, ni pour les petits garçons, fissent-ils leurs tartines eux-mêmes. Alors les collègues les lisent en cachette, dans une traduction, bien entendu, dans une traduction française où il y a trop souvent des mots latins ; et ils apprennent bien des choses qu'ils ne devraient pas savoir si tôt, et une chose qui fera la joie de leur vie, s'ils ne l'ont pas : c'est que les Grecs « étaient avant tout des humains », et non des modèles pour les ateliers Juillien.

Les Grecs avaient « des pieds et des mains, des cœurs, des cerveaux », infiniment d'esprit. Ils étaient charmants. Les écoliers sérieux en jugent d'après les dialogues du divin Platon, et les frivoles d'après les comédies du divin Aristophane.

Il faut croire que le nombre est fort petit des jeunes élèves qui dissimulent un Aristophane dans leur pupitre, car ce comique est étrangement ignoré chez nous. Comme on sait vaguement qu'il existait ses contemporains tout nus et tout crus sur la scène, on imagine que c'était un auteur dans le genre de M. Rip, et M. Rip, cela se conçoit, n'a jamais protesté contre une légende qui ne le déshonore point. Elle manque de fondement. Aristophane, au génie. C'est pas encore ce qui le distinguait de M. Rip ; mais Aristophane est de surcroît, lyrique, et avec nos idées terre-à-terre, nous jugerions le lyrique tout à fait déplacé au Théâtre Michel ou autres lieux.

Il est lyrique, mais familier ; il enchante ceux qui ont vraiment l'intelligence et le goût de l'antiquité grecque. Ce ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Lorsque Méliac et Halévy donneront la *Belle Hélène*, les pompiers crièrent au sacrilège ; les vrais connaisseurs durent avouer qu'il y avait dans cette parodie un sentiment de l'antique plus fin et plus sûr que dans maint ouvrage d'érudition. M. Maurice Donnay, qui ne parodie point, a un sentiment de même sorte. Il le doit à son maître Aristophane, dont il a très librement adapté la *Lysistrata* (c'est-à-dire qu'il en a retranché beaucoup de libertés alarmantes).

On sait encore ceci, d'Aristophane, qu'il était scandaleux. Hélas ! oui. Avec quelle grâce ! C'est presque double péché. Mais ce serait aussi un bien utile enseignement pour toute l'école contemporaine qui « fait dans le malpropre », si j'ose emprunter cette façon de parler belge. Est-ce pour cette raison que l'on se dispute la *Lysistrata* d'Aristophane ? M. Maurice Donnay ne prétend pas la revendiquer pour lui seul, et ne se soucie point de son droit de priorité ; il en a d'autres, au moins équivalents.

Bien qu'il dise, dans son prologue de 1892 :

Je crois que les oreilles peudes Vont subir des épreuves rudes,

il ne nous a pas éprouvés si rudement en 92. Il aurait pu aller plus loin en 1919 : nous sommes bronzés. Il ne l'a point voulu ; au contraire, il a châtie davantage sa pièce ; il a fait triompher, au deuxième acte, la vertu et la religion au point que *Lysistrata*... Mais n'est-ce la religion du serment, de raconter *Lysistrata* ? Et qu'il est commode que cela soit ridicule ! Car cela est terriblement difficile. On dirait bien, à peu près comme le maître de philosophie au bourgeois gentilhomme : « Vous savez sans doute de quoi il s'agit ? » On craindrait que le lecteur malicieux ne répondît comme M. Jourdain : « Oui, mais faites

comme si je ne le savais pas. » Il est qu'on en serait quitte pour lui répondre : « Eh bien ! allez-y voir vous-même, ça vaut la peine. »

La scène se passe à Athènes, vers 420 avant Jésus-Christ, à l'époque de guerre du Péloponèse. Lorsque M. Maurice Donnay écrit *Lysistrata* en 1892, on pouvait soupçonner qu'elle serait prise en 1919, après la fin d'une guerre universelle, et prêter ainsi à une foule d'allusions pathétiques. Ce n'est pas que la guerre du Péloponèse ressemble beaucoup à celle-ci : on n'a qu'à lire Thucydide pour s'en apercevoir, et je ne doute pas que les lecteurs n'aient Thucydide pour la leçon.

On peut aussi se contenter de lire Aristophane, qui nous instruit qu'il y a des femmes en France les Athéniennes furent pacifistes. Elles entreprirent de mettre fin aux hostilités, en faisant grève, et même une grève oblige. M. Maurice Donnay a remarqué sa pièce. Jamais M. Donnay ne boude quand conscience d'artiste lui commande de mettre sur le métier un de ses anciens vers. Vous ne lui ferez pas croire qu'il mieux est l'ennemi du bien. Il croit que proverbe-là est à l'usage des paresseux.

Il vient donc de nous offrir une *Lysistrata* toute neuve, qui n'a rien perdu de l'agrément, ni des légèretés de la première, ni de sa fantaisie débridée, mais qui a gagné en profondeur. Elle est gamine avec des ombres de mélancolie. Elle est sérieuse souriante. C'est un mélange, comme des femmes quand on leur demande : « Est-ce donc ce parfum ? » et c'est un mélange délicieux.

Le spectacle est d'un merveilleux effet. Il ne saurait faire oublier les somptueuses mises en scène de Porel au Grand-Théâtre et au Vaudeville, mais il souffre aussi la comparaison. L'interprétation, d'une main toute différente, est fort remarquable. L'ensemble est excellent, et le public a été à tout le monde, mais particulièrement à M. Jean Worms, Agathos, qui, comme nom l'indique, est bon et brave à la guerre, à Mlle Marcelle Piraime, qui, en dépit toutes les lois







